

Des nains sur des épaules de nains

Répondre à la question « à quoi sert le savoir ? » suppose – n'est-ce pas ? – qu'il existe un savoir. Le contraire, cependant, s'entend chez certains sociologues et philosophes « déconstructionnistes » et/ou « postmodernes » qui estiment que tout pourrait se valoir. Si on les suit, si le savoir n'existe pas, ou s'il ne vaut pas grand chose, il faut bien répondre à notre interrogation – comme d'ailleurs à la fameuse question « Que sais-je ? » - par un superbe « rien ». Grand paradoxe : ce formidable aveu d'ignorance totale ne s'illustre guère à travers les nombreux et copieux ouvrages très compliqués d'auteurs et penseurs qui, dans des textes souvent difficilement lisibles, expliquent qu'il ne sert pas à grand chose d'écrire ni de lire (suivez mon regard).

On se rangera dans le camp de ceux qui estiment que la connaissance est possible et utile. On pourrait dès lors faire assaut et compétition de citations avec de bons clients (allant de Descartes à tous les Ministres qui ont eu en charge l'Éducation nationale, en passant par Alain et Bergson) pour souligner combien importe le savoir. Les plus soupçonneux rappelleront, tout de même, que savoir rime avec pouvoir, et qu'à ce titre disposer du savoir peut être instrument de domination. Les plus ironiques noteront que savoir rime aussi avec faire-valoir. En l'espèce, ils ont un peu raison car il est toujours bon de disposer d'informations et de connaissances pour briller en société.

Mais le savoir ne relève pas, en tout cas pas seulement, de ces premières utilités. Connaître a une fonction plus générale de cohésion et de progrès. De progrès, car dans un monde de plus en plus complexe - tout simplement déjà parce que nous sommes de plus en plus nombreux -, il importe d'analyser et de proposer afin de vivre tous mieux (si possible). De cohésion, car la triple logique de la connaissance relève de l'éducation, de la validation et de l'accumulation. Les savoirs - hop, passons au pluriel - se transmettent. Ils s'offrent à la discussion et à la possible réfutation. Ils se constituent cumulativement pour former un ensemble de connaissances dans lesquelles puiser.

Certes le philosophe roi, le sociologue impérialiste, ou, moins pompeux mais plus dangereux, le spécialiste de réacteur nucléaire (comme, mais c'est un autre problème, le spécialiste de Stendhal), ne doivent jamais avoir totalement le pouvoir sur leur matière. Mais il faut bien que par spécialisation à plusieurs et par discussions plus larges, l'humanité (car il s'agit, au fond, de cela) maîtrise mieux les différentes matières.

Le savoir ne saurait avoir une destination unique. Mais imaginer qu'il soit développé, principalement, en faveur du progrès humain n'est ni contre-intuitif, ni forcément original, ni difficilement acceptable. Optons donc pour cette réponse humaniste.

Une grande question demeure. Celle de la production du savoir. Et bien la réponse est simple : nous sommes tous concernés, les chercheurs et enseignants au premier chef, mais tout quidam aussi. On dit souvent que la connaissance progresse car ceux qui en font métier seraient, pour reprendre une métaphore ancienne reprise elle-même par Blaise Pascal et Isaac Newton, des nains sur des épaules de géant. Or – au-delà du fait que la métaphore est difficile à concrétiser physiquement (comment placer deux tout petit pieds sur deux épaules colossales ?) – si nous sommes tous, à un moment ou à un autre, découvreur, transmetteur, éducateur, accumulateur, ne devrions-nous pas plutôt dire que nous sommes tous des nains, sur des épaules d'autres nains (passés et actuels). Alors, le rôle du savoir est de faire mieux vivre tous ces nains. C'est-à-dire nous tous.

Julien Damon

Professeur associé à Sciences Po (Master Urbanisme)